

ANTHOLOGIE SEXTUS EMPIRICUS**1) Définition du scepticisme**

Le scepticisme est la faculté (*dynamis*) de mettre face à face les choses qui apparaissent (*phénomènes*) aussi bien que celles qui sont pensées (*noumènes*), de quelque manière que ce soit, capacité par laquelle, du fait de la force égale (*isosthénie*) qu'il y a dans les objets et les raisonnements opposés, nous arrivons d'abord à la suspension de l'assentiment (*epokhê*), et après cela à la tranquillité (*ataraxie*).

Nous l'appelons « faculté » non en un sens élaboré, mais simplement au sens d' « avoir la faculté ». Nous entendons pour l'instant par « choses qui apparaissent » les choses sensibles ; c'est pourquoi nous leur opposons les choses intelligibles. L'expression « de quelque manière que ce soit » peut être rattachée aussi bien à la « faculté » - si nous prenons le terme « faculté » simplement, comme nous l'avons dit -, qu'à « mettre face à face les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées ». En effet, puisque nous les opposons de manière variée – opposant soit des choses qui apparaissent à des choses qui apparaissent, soit des choses pensées à des choses pensées, soit les unes aux autres -, de manière à embrasser toutes les oppositions, nous disons « de quelque manière que ce soit ». Ou « de quelque manière que ce soit » peut être rattaché à « les choses qui apparaissent aussi bien que celles qui sont pensées », si nous ne recherchons pas comment apparaissent les choses qui apparaissent ou comment sont pensées les choses qui sont pensées, mais si nous les prenons tout simplement.

Nous ne prenons pas « raisonnements opposés » dans tous les cas au sens de l'affirmation et de la négation, mais simplement dans le sens de raisonnements en conflit. Nous appelons « force égale » l'égalité selon la conviction et la non-conviction, de sorte qu'aucun raisonnement en conflit n'ai préséance sur un autre parce qu'il serait plus convaincant. La suspension de l'assentiment est l'arrêt de la pensée du fait duquel nous ne rejetons ni nous ne posons une chose. La tranquillité est l'absence continue de tourment et le calme de l'âme.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, I, 4-5

2) Le scepticisme ne rejette pas les apparences

Ceux qui disent que les sceptiques rejettent les choses apparentes me semblent ne pas avoir écouté ce que nous disons. Ce qui nous conduit à l'assentiment sans que nous le voulions conformément à une impression passive (*kata phantasia pathêtikèn*), nous ne le refusons pas, comme nous l'avons dit plus haut. Or c'est cela les choses apparentes (*phainomena*). Mais quand nous cherchons si la réalité est telle qu'elle apparaît, nous accordons qu'elle apparaît, et notre recherche ne porte pas sur ce qui apparaît mais sur ce qui est dit qui apparaît. Or cela est différent du fait de faire une recherche sur ce qui apparaît lui-même. Par exemple, le miel nous apparaît avoir une action adoucissante. De cela nous sommes d'accord, car nous subissons

cette action adoucissante par nos sens. Mais, de plus, s'il est doux, pour autant que cela découle de l'argument précédent, nous continuons de le chercher : ce n'est pas la chose apparente mais quelque chose qui est dit de la chose apparente. Si nous proposons des arguments directement contre des choses apparentes, nous ne proposons pas ces arguments dans l'intention de rejeter les choses apparentes, mais pour bien montrer la précipitation des dogmatiques ; car si le raisonnement est trompeur au point qu'il s'en faille de peu qu'il ne dérobe même les choses apparentes sous nos yeux, combien ne faut-il pas se défier de lui dans le cas des choses obscures, pour ne nous soyons pas entraînés par lui à nous précipiter ?

Que nous nous attachions aux choses apparentes, c'est clair à partir de ce qui est dit concernant le critère de la voie sceptique. On parle du critère en deux sens : celui que nous prenons pour nous convaincre de l'existence ou de la non-existence de quelque chose – de celui-là nous parlerons dans la réfutation que nous lui consacrerons - ; et celui qui concerne l'action : en nous y attachant, dans le cours de notre vie, nous ferons telles choses, et ne ferons pas telles autres, et c'est celui là dont nous parlons à présent. Ainsi disons-nous que le critère de la voie sceptique est la chose apparente (*to phainomenon*), appelant ainsi virtuellement son impression (*phantasia*); se trouvant, en effet, dans une affection et un affect involontaire, elle n'est pas objet de recherche. C'est pourquoi à propos du fait que la réalité apparaît telle ou telle, sous doute personne ne soulève de dispute, mais c'est le point de savoir si elle est bien telle qu'elle apparaît qui fait l'objet d'une recherche.

Donc en nous attachant aux choses apparentes, nous vivons en observant les règles de la vie quotidienne sous soutenir d'opinions, puisque nous ne sommes pas capables d'être complètement inactifs. Cette observation des règles de la vie quotidienne semble avoir quatre aspects : l'un consiste dans la conduite de la nature, un autre dans la nécessité de nos affects, un autre dans la tradition des lois et des coutumes, un autre dans l'apprentissage des arts ; par la conduite de la nature nous sommes naturellement doués de sensation et de pensée ; par la nécessité des affects la faim nous mène à de la nourriture et la soif à de la boisson ; par la tradition des lois et des coutumes nous considérons la piété, dans la vie quotidienne, comme bonne et l'impiété comme mauvaise ; par l'apprentissage des arts nous ne sommes pas inactifs dans les arts que nous acceptons. Mais nous disons cela sans soutenir d'opinions.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, I, 19-20.

3) Contre Démocrite

Mais on dit aussi que la philosophie démocritéenne a quelque chose de commun avec le scepticisme puisqu'elle semble se servir des mêmes matériaux que nous. En effet, à partir du fait que le miel paraît doux à certains et amer à d'autres, on dit que Démocrite infère qu'il n'est ni doux ni amer, et de là on invoque l'expression « pas plus » (*ou mallon*) qui est sceptique. Les sceptiques et les partisans de Démocrite utilisent néanmoins l'expression « pas plus » différemment ; ceux-ci en effet, l'appliquent à l'inexistence des deux membres de l'alternative, alors que nous l'appliquons au fait d'ignorer si l'une quelconque des choses apparentes

(*phainomenon*) possède ces deux propriétés ou aucune des deux. Mais la distinction la plus obvie apparaît quand Démocrite dit « en fait les atomes et le vide » ; il dit « en fait » à la place de « en vérité » ; et qu'il diffère de nous quand il dit qu'en vérité les atomes et le vide existent, même s'il part de l'irrégularité des choses apparentes (*anomalias ton phainomenon archetai*), je pense qu'il est superflu de le dire.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, I, 213.

4) Contre Héraclite

Que donc la philosophie d'Héraclite diffère de notre voie est obvie. En effet Héraclite se prononce dogmatique sur beaucoup de choses obscures, alors que ce n'est pas notre cas, comme on l'a déjà dit. Comme les partisans d'Aénéside disaient que la voie sceptique est un chemin vers la philosophie d'Héraclite, du fait que la thèse selon laquelle les contraires paraissent (*phainesthai*) appartenir à la même chose mène à la thèse qui veut que les contraires appartiennent effectivement à la même chose, et comme les sceptiques disent que les contraires paraissent appartenir à la même chose, alors que les Héraclitéens procèdent à partir de là jusqu'à la thèse qu'ils lui appartiennent effectivement, nous disons contre ceux-ci que le fait que les contraires paraissent se rapporter à la même chose n'est pas un dogme des sceptiques, mais un fait qui tombe sous le sens non seulement des sceptiques, mais aussi des autres philosophes et de tous les humains. Il est sûr par exemple, que personne n'osera dire que le miel n'a pas d'action adoucissante sur les gens bien portants ou qu'il n'est pas amer pour ceux qui ont un ictère, de sorte que les Héraclitéens partent d'une préconception commune aux humains, comme nous le faisons nous-mêmes, et sans doute aussi les autres philosophes.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, I, 210-211.

5) Contre Protagoras

Ainsi selon lui (Protagoras), l'être humain est le critère des étants, car toutes les choses qui apparaissent aux êtres humains existent aussi, et les choses qui n'apparaissent pas à aucun être humain n'existent pas. Nous voyons donc qu'il dogmatise à propos de la matière fluente, de la présence en elle des formes de toutes les choses qui apparaissent, toutes choses obscures et pour lesquelles nous suspendons notre assentiment.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, I, 217.

6) Contre la représentation compréhensive des stoïciens

Ensuite même si nous convenions que l'on peut saisir l'impression (*phantasia*), les choses ne pourront pas être jugées selon elle. Car ce n'est pas par elle-même que la pensée, comme ils disent, s'applique aux objets extérieurs et en reçoit des impressions, mais par les sens, et les sens ne saisissent pas les objets extérieurs réels mais seulement, s'ils saisissent quelque chose, leurs propres affects (*pathe*). Donc l'impression elle aussi sera impression de l'affect du sens, ce qui est différent de l'objet extérieur réel. Car le miel n'est pas la même

chose que l'effet adoucissant qu'il a sur moi, ni l'absinthe que son action amère, ce sont des choses différentes. Mais si cet affect est différent de l'objet extérieur réel, l'impression ne sera pas impression de l'objet extérieur réel mais de quelque chose d'autre différent de lui. Si donc la pensée juge selon l'impression, elle juge mal et non pas selon l'objet réel. C'est pourquoi il est absurde de dire que les objets extérieurs sont jugés d'après l'impression.

Mais on ne peut pas non plus dire que l'âme saisit les objets extérieurs réels par ses affects sensibles en invoquant le fait que les affects des sens sont semblables aux objets extérieurs réels. Car d'où la pensée saura-t-elle si les affects des sens sont semblables aux objets sensibles, elle qui ne rencontre pas les objets extérieurs, et puisque les sens ne mettent pas en évidence la nature de ces objets, mais leurs propres affects, comme nous l'avons inféré des modes de la suspension de l'assentiment ? En effet, de même que celui qui ne connaît pas Socrate mais a vu son portrait ne sait pas si le portrait est semblable à Socrate, de même la pensée qui observe les affects des sens mais ne voit pas les objets extérieurs ne saura pas non plus si les affects des sens sont semblables aux objets extérieurs réels. Donc elle ne pourra pas non plus les juger d'après leur similitude selon l'impression.

Sextus Empiricus, *Esquisses pyrrhoniennes*, trad. P. Pellegrin, II, 78.